

Les grondements du tonnerre sont devenus incessants, et retentissent formidables, le roc s'ébranle jusque dans ses abîmes et le sang des hommes se glace dans leurs veines; c'est la lutte des éléments, lutte terrible et sublime.

Malgré cette pluie torrentielle, un groupe s'est formé sur la plage, on reconnaît à leur équipement, à leurs hautes bottes que ce sont des chasseurs.

C'est en effet, M. de Valréaz et quelques amis.

Lui, éperdu de douleur, invoque tout bas la miséricorde divine.

Tout ce qu'il aime est là, sur cette mer en furie.

Sa femme!... son fils!

La chasse, terminée de bonne heure, les chasseurs revenaient gais et contents, quand, en descendant la côte de Malleville-les-Grés, ils avaient vu le temps s'assombrir.

Ils avaient hâté leur course.

Georges subitement inquiet, car il connaissait les projets de sa femme et de son fils, avait même pris les devants pour se rendre au château; là, il avait appris leur absence.

La tempête éclatait alors dans toute sa fureur, aucun pêcheur n'eût consenti à prendre la mer, car c'eût été aller certainement à la mort.

Malgré cela, Valréaz courut jusqu'à la maison de Morrière.

En André seul était son espoir, mais le pêcheur était absent et Marielle ne put lui dire de quel côté il pouvait être.

Elle était loin de penser que son mari aussi était en péril, il n'avait pas parlé de prendre la mer ce jour-là, il était sorti de chez lui pour aller donner de l'eau aux prairies et pour faire une course à Paluel, peut-être même, pousserait-il jusqu'à Cany où André avait à acheter différentes choses.

Il se passait assurément un drame sur la mer, et Marielle, très impressionnée, pressant contre son sein les têtes brune et blonde de ses deux enfants, implorait la miséricorde divine pour la famille de M. de Valréaz, pour tous ceux qui étaient en danger à cette heure terrible.

Elle ne se doutait guère, la pauvre femme, qu'elle implorait aussi pour son André, pour le père de ses enfants.

La mère Michelette aussi priait du fond de l'âme.

Peu à peu l'orage s'est apaisé, quoique la mer soit encore houleuse, ce n'est plus la tempête, ce n'est plus le danger.

Armés de torches, les domestiques du château explorent le rivage.

Jules Beaussard, Georges de Valréaz escortés de quelques habitants de Veulettes parcourent la ligne de rochers où d'ordinaire la marée dépose tout ce qu'elle entraîne.

En fouillant avec un bâton un monceau de varech, quelqu'un met à découvert le lambeau d'un voile déchirée.

A peine Georges l'a-t-il entrevu qu'il sanglote.

Il saisit le lambeau de voile et s'écrie:

—Mathilde!... Mathilde!... c'était ton nom qu'on avait brodé sur cette toile, hie-gaie et joyeuse, tu me l'as fait remarquer... oh! chère aimée, qu'es-tu devenue maintenant... et Georges... morts tous deux... oh! c'est horrible...

En vain, Jules Beaussard, lui dit que ce n'est qu'un morceau de toile qui a pu être enlevé par le vent, que rien ne prouve que la barque a péri.

L'oeil égaré, sans larmes, Georges a repris sa marche et bientôt ce nom de Mathilde, la lueur d'une torche l'éclaire sur un morceau de bois.

Il n'y a plus d'espoir, la barque a été brisée.

—Ma femme!... mon enfant!...

Fou de douleur, Georges se serait certainement précipité à la mer si Jules Beaussard n'avait veillé sur lui.

—Peut-être ont-ils été recueillis par quelque bateau de Fécamp où de Saint-Valéry.

—Ça arrive des choses comme ça... c'est des miracles du bon Dieu, fait un brave homme qui marche près d'eux.

—Tu entends, Georges, voyons ne désespère pas encore, rentrons au château, tu n'as plus rien à attendre sur la plage maintenant, dit doucement le châtelain de Janville en essayant d'entraîner son ami.